

Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



Pot, Olivier (éd.). Entre Clio et Melpomène. Les fictions de l'histoire chez Agrippa d'Aubigné

Rebecca C. Harmon

Volume 34, numéro 1-2, hiver-printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1106425ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v34i1-2.16189>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CRRS, Victoria University

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Harmon, R. (2011). Compte rendu de [Pot, Olivier (éd.). Entre Clio et Melpomène. Les fictions de l'histoire chez Agrippa d'Aubigné]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 34(1-2), 289–293.
<https://doi.org/10.33137/rr.v34i1-2.16189>

Pot, Olivier (éd.).

Entre Clio et Melpomène. Les fictions de l'histoire chez Agrippa d'Aubigné.

Paris: Éditions Classiques Garnier, 2010. 614 p. ISBN 978-2-8124-0099-5 (broché) 49 €

Il est difficile de ne pas déplorer le retard avec lequel ce recueil voit le jour, car les seize contributions, offertes d'abord comme interventions au colloque genevois de 2002 dont le volume porte le titre, marquent un tournant dans les études albinéennes. L'idée principale qui ressort de cette collection est que ce n'est pas malgré les fictions que l'on trouve mêlées aux éléments historiques qu'Agrippa d'Aubigné arrive à une peinture authentique et même vraie de son époque, mais plutôt grâce à elles. Seule la fiction peut donner un sens aux événements désordonnés de l'histoire, et c'est le sens, l'interprétation spirituelle, qu'Agrippa d'Aubigné recherche par dessus tout. Ce qui est nouveau et rafraîchissant dans l'introduction d'Olivier Pot et dans les articles qui suivent, c'est la tolérance qu'ils manifestent pour ce qui est du mélange inévitable entre histoire et fiction chez le poète protestant. Jusqu'à présent, la critique avait tendance à crucifier Aubigné pour ses imprécisions, ses préjugés, ses fautes, bref pour tous les moments où s'écartant du discours dominant, il exerce une puissance rhétorique considérable. Une nouvelle liberté est accordée aux études albinéennes par la reconnaissance de l'impossibilité d'une histoire objective et neutre, longtemps admise dans d'autres disciplines. Certes, Agrippa d'Aubigné n'est pas moins partisan qu'avant, mais plutôt que de s'étonner de ses fictions historiques et de ses histoires fictives, on découvre que, par ce biais, on approche une vision plus réelle du temps des réformes.

Après une ample introduction aux enjeux théoriques des deux principes organisateurs du recueil, l'ouvrage se divise en cinq parties, soit cinq axes de réflexions qui correspondent à peu près aux textes étudiés, au moins dans les trois premières parties, plus cohérentes que les deux dernières : 1) «*L'Histoire universelle* ou une poétique de l'événement» ; 2) «Le roman de l'histoire ou les apories romanesques : du *Fæneste* au *Sancy*» ; 3) «La fiction-Providence» ; 4) «*Les Tragiques* : entre épopée et chronique» ; 5) «L'utopie politique : une solution aux apories de l'histoire ?». S'il y a moins de cohésion dans les quatrième et cinquième parties, celles-ci enrichissent toutefois l'œuvre par leur considération de sujets moins étudiés et de textes moins connus. Daniel Ménager procède à une étude théologique des anges tels qu'Aubigné les dépeint.

Pot examine le dispositif visuel de l'*Histoire universelle* pour faire d'Aubigné un «géographistorien» (Annexe I). Olivier Millet explore les rapprochements possibles entre *Les Tragiques* et la *Borbonias*, poème manuscrit de Louis Des Masures. Emmanuel Buron offre une nouvelle édition complète des *Vers funèbres sur la mort d'Estienne Jodelle* et en expose les conditions de rédaction. Jodelle n'a rien publié de son vivant, ce que Buron interprète comme un refus ostentatoire de publier : confie-t-on un enfant précieux à des mains indignes ? Le silence devient ainsi une provocation adressée à un ce siècle corrompu qui tolère mal le savoir. Incidemment, comme l'indique Buron lui-même, il n'est pas impossible que le titre des *Tragiques* tienne plus de la complainte que de la tragédie.

Mario Turchetti part à la recherche d'une théorie politique albinéenne dans *Du devoir mutuel des Roys et des Subjects* qui soit plus cohérente que l'assemblage de citations que l'on trouve en général. Turchetti met Aubigné en dialogue avec un certain nombre de penseurs politiques de son temps (Étienne de la Boétie, François Hotman, Stephanus Junius Brutus, Théodore de Bèze), et procède à une caractérisation fort méthodique de la pensée politique d'Aubigné.

Des quatre contributions qui se consacrent principalement à l'*Histoire universelle* sort une poétique à multiples facettes. À travers un examen méticuleux des différences entre l'*Histoire universelle* et les *Tragiques* dans le traitement des martyrs, Frank Lestringant reconnaît ce qu'Aubigné a toujours affirmé, à savoir que la fiction sert à communiquer une Vérité aussi, voire plus, réelle que le fait historique. Celui-ci, après tout, ne rend qu'approximativement le réel dans toute sa complexité. Jean-Raymond Fanlo s'interroge sur la manière dont Agrippa d'Aubigné, qui a écrit dans tant de genres différents, a su préserver une si parfaite unité dans sa représentation de l'histoire. La réponse à cette question se trouve dans le principe binaire — mort et résurrection — qui gouverne les textes d'Aubigné. Cette double perspective permet une narration du présent et du passé où s'enregistrent alternativement l'espoir de l'avenir et la mémoire tragique. C'est ainsi que se découvre un présent double, ambigu, contradictoire, qui s'adapte à tous les genres auxquels participe l'écriture d'Aubigné. L'observation que l'opposition histoire/fiction naît à la Renaissance mène Pot à proposer que débute alors une conception événementielle du temps qui privilégie le présent, l'éphémère, la modernité. L'historien serait donc mieux considéré sous la figure de l'antiquaire qui collectionne des instants pour les assembler. En effet, Pot, qui considère le collage le principe esthétique de

l'histoire événementielle, cite à titre d'exemples l'*Histoire universelle*, le *Registre-Journal* de Pierre de l'Estoile, et les *Mémoires de la Ligue* de Simon Goulart. Marie-Hélène Servet, quant à elle, cherche à dégager dans le langage d'Aubigné les fleurs rhétoriques qui donnent à la fiction l'apparence du vrai. Son examen minutieux des formes et de la distribution des images dans l'*Histoire universelle* lui permet donc de cerner le genre d'écriture unique à Aubigné, un genre fort de tensions où coexistent témoignage, moralisme, foi, et souci politique. En conclusion, elle insiste sur le fait que les remaniements rhétoriques ne bannissent point Aubigné de la société des historiens et que ses techniques «appartiennent pleinement à l'écriture historique» (140).

Gisèle Mathieu-Castellani, puisant dans presque tout l'œuvre albinéen, montre, elle aussi, comment le récit fabuleux transmet la vérité à qui sait lire correctement. Pour tout visionnaire, y compris notre poète-prophète, les rêves et les visions ne sont pas de l'ordre de la fiction. Et puisque l'histoire se répète, la communication entre fiction et vérité historique par l'intermédiaire de l'analogie est justifiée.

Trois contributions portent leur attention sur les *Avantures du Baron de Fæneste* et sur l'articulation entre la fiction comique et le «temps calamiteux» qui, ironiquement, fournit la matière risible. Selon Véronique Ferrer, si Aubigné annonce une double ambition dans la préface à *Fæneste*, la peinture de son époque et le divertissement, c'est que la confrontation avec l'Histoire provoque une réponse double : l'horreur et le rire. Le génie de ces dialogues satiriques est de révéler le ridicule qui soutient la réalité tragique. En montrant le dessous des choses, *Fæneste* porte atteinte au prestige de l'histoire ; en les traitant de bouffons, *Fæneste* minimise la crédibilité des personnages historiques/politiques. Dans une prose lucide, André Tournon tente d'expliquer la condamnation historique de l'arrivée du personnage fictif de Beaujeu au quatrième livre des dialogues. La clé est le monde de «piperie» établi à la fin des aventures du Baron, un monde où le signe se substitue à la réalité et rend possibles toutes sortes de falsifications au point où la réalité ne peut se dire puisque tout le dicible est «factice et dérisoire» (229). La piperie s'éloigne de la satire dans la mesure où celle-ci présuppose un ordre du monde qui sert de standard à partir duquel juger d'autres comportements. Mais dans l'univers de piperie qu'habitent le sieur de Beaujeu et ses interlocuteurs, les cadres axiologiques se trouvent subvertis au point qu'il devient impossible d'y discerner ce que serait un *mundus proprius*. On pleure de joie *et* du contraire, et voilà ce qui choque. L'érudition d'Ulrich

Langer ancre le rire albinéen dans la tradition littéraire et poétique profane, le situant fermement dans l'ici-bas. Il insiste que dans *Fæneste* le comique n'a pas la condescendance de l'élus qui, sûr de son salut, sait réduire les difficultés momentanées à leur vraie dimension. Au contraire, le rire de *Fæneste* est sain et réellement comique parce qu'il n'entraîne pas de conséquence grave, ce qui, loin d'intimer que le rire en matière de religion promette la solution du conflit, suggère que le conflit dans, et par, sa représentation comique, bloque la nécessité d'une intervention violente.

Marie-Madeleine Fragonard caractérise les différentes sortes d'affronts que l'on trouve chez Aubigné, notant que le poète donne à croire que son insolence n'est dû ni à un quelconque esprit républicain, ni à la doctrine protestante qu'il professait, mais qu'elle constitue en fait une transgression sociale qui lui était propre.

Gilbert Schrenck et Jean-Yves Pouilloux abordent sous deux angles différents la question de la vérité historique. Tout en cherchant la mesure de celle-ci dans les anecdotes de la *Confession catholique du sieur de Sancy*, Schrenck reconnaît que «le croisement et l'entrelacement de la fiction et de l'histoire sont indispensables pour la vraisemblance et la crédibilité du message» (336). En fait, l'un des aspects les plus attrayants du *Sancy* est l'impression qu'il donne de dévoiler les secrets intimes de plusieurs personnages d'intérêt à l'époque. Mais cette impression est si forte précisément parce que la plupart des faits sont invérifiables. Ce qui est certain est que le texte reçoit sa cohérence des anecdotes et gagne en «poids idéologique» ce qu'il perd d'histoire factuelle. Pouilloux, en revanche, veut savoir comment rendre compte de la réalité quand elle est invraisemblable. Dans un passage de *Fers*, il se trouve face à un événement militaire qui est inexplicable par les faits et circonstances et que les sources contemporaines (Aubigné et Blaise de Monluc) veulent attribuer au miraculeux. Il est toutefois impossible de quantifier à quel point le résultat relève de l'improbable — comme si le miraculeux n'était pas par définition invérifiable — car le nombre de troupes des deux côtés n'est pas certain. Sans dissiper cette tension, Pouilloux se tourne vers la puissance rhétorique avec laquelle d'Aubigné, en s'appuyant sur le «présent historique», met l'accent sur le dessein de Dieu et minimise les péripéties historiques qui pourraient distraire de la volonté divine accomplie sur terre.

Samuel Junod sonde les dimensions théologiques de la prophétie afin de mieux comprendre la position énonciative d'Aubigné dans *Les Tragiques*. Le

poète des guerres de religion, contraint d'inventer un style qui s'accommode à sa matière inédite, trouve, dans la prophétie, le meilleur moyen d'annoncer le sens de l'histoire dont il se porte témoin. Nouveauté et prophétie font pourtant mauvais ménage dans un protestantisme qui, à l'avènement du Christ, insiste sur la disparition de ce don. Or, si le terme de prophète n'est plus d'usage parmi les réformés, la posture prophétique n'a pas pour autant disparu : les pasteurs/théologiens — et notre poète — l'adoptent toujours. Ajoutons à cela, dans le cas d'Aubigné, ce que Junod appelle une histoire prédictive : une connaissance du passé qui permet d'anticiper l'avenir.

Le travail d'Olivier Millet, déjà évoqué, est particulièrement fécond. *Borbonias* pourrait constituer un précédent aux *Tragiques*, mais si Aubigné et Des Masures confrontent le même problème — narrer une histoire sans héros ni fin heureuse —, ils diffèrent toutefois dans leur conception de l'histoire et dans leur notion du rapport entre histoire et fiction. Chez Des Masures le conflit historique est strictement dualiste, le bien (les fidèles) contre le mal (Babylone), et court vers une fin apocalyptique qui adresse la situation immédiate. *Les Tragiques*, publiés au crépuscule du Parti protestant, voient le mal venir non seulement de Rome mais surgir de l'intérieur de la France elle-même. Aubigné écrit aussi une Apocalypse, mais, dans ce cas, elle correspond au Jugement dernier biblique, quand la justice divine ne promet rien de plus spécifique que le terme des souffrances et le triomphe des Justes à la fin des temps. Enfin, si la critique a plutôt tendance à insister sur l'interdépendance des *Tragiques* et de l'*Histoire universelle*, Millet nous rappelle que pour distancier histoire de poésie Aubigné a écrit deux œuvres distincts, à la différence de Des Masures qui les mélange dans sa *Borbonias*.

Ce volume est indispensable pour les spécialistes d'Aubigné et intéressera aussi ceux qui font des études de genre et/ou de poétique. Les coquilles sont, malheureusement, trop nombreuses pour qu'on puisse les signaler.

REBECCA C. HARMON, *Grove City College*